

Copie de conservation et de diffusion, disponible en format électronique sur le serveur WEB du CDC :

URL = <http://www.cdc.qc.ca/prospectives/6/hicter-6-4-1970.pdf>

Article revue *Prospectives*, Volume 6, Numéro 4.

\*\*\* SVP partager l'URL du document plutôt que de transmettre le PDF \*\*\*

# La place des loisirs dans la société occidentale de 1980

par Marcel HICTER \*

ON RACONTE qu'Adam et Ève, quand ils sont sortis du Paradis terrestre, se sentaient plutôt mal à l'aise. Ève surtout qui portait la responsabilité des incidents; au moment où ils passèrent la porte du jardin, Ève se tourna vers Adam et lui dit d'un air très confus mais cependant plein d'espérance: « Darling, je pense que nous sommes dans une période de transition ». Depuis lors, l'espèce humaine, à des degrés divers, a été en situation de transition, mais je crois qu'elle ne l'a jamais été avec autant d'intensité qu'aujourd'hui. C'est ce phénomène de la transition accélérée, caractérisée par notre *rush* vers une société fondée sur la science et sur la technologie, que je voudrais illustrer. Je ne vais pas faire de la prospective globale; je ne suis ni Kahn ni Wiener, ni aucun autre; je ne suis pas Jouvenel; je ne suis pas membre des Futuribles; je suis un homme du travail sur le terrain et je voudrais ne retenir de ce problème de la prospective que les aspects qui peuvent directement concerner le problème de notre Congrès.

Cependant, je vous étonnerai peut-être en parlant de choses que vous n'attendez pas, car il ne me

\* L'auteur est président du Comité extra-scolaire et du développement culturel du Conseil de l'Europe. — Cet exposé a été présenté lors du congrès de la Confédération des loisirs du Québec, en avril 1970.

paraît pas possible de sortir le phénomène « loisir », de l'épingler, de l'étudier de façon isolée sans l'intégrer globalement dans le devenir socio-économico-culturel de notre société.

Ce qui m'a toujours paru important pour les hommes de ma génération, c'est de tenter pratiquement, empiriquement, de faire la distinction entre les vingt ans de leurs fils et leurs propres vingt ans.

Alors que mes vingt ans étaient des vingt ans étroits, dans une petite communauté rurale, où le monde n'arrivait que rarement, où l'école était la seule fenêtre ouverte sur le monde et la seule source d'informations, mes fils en ce moment sont acculés à une mondialisation de leur destin, car il n'est plus possible, à aucun endroit du monde, de vivre un événement important qui n'ait ses répercussions sur la planète entière. Mes fils sont contraints, par conséquent, à mondialiser leur culture: nous avançons vers une culture cosmopolite à dimension planétaire où nos nationalismes apparaîtront très rapidement comme des folklores, je ne dis pas périmés, mais en tout cas comme des folklores. Un Belge peut parler de ces choses...

Demain, l'accumulation de satellites artificiels fixes, le développement des moyens de communication de masse vont accélérer cette création d'une culture planétaire. Nous risquons dans cette mesure le conditionnement industriel des esprits, et je vous convie à lire Enzensberger sur ce thème. De plus, les moyens de communication de masse ont un effet spécifique: je ne sais, nul n'étant prophète dans son pays, ce que vous pensez ici de McLuhan, mais il est bien évident qu'à côté des secteurs de sa pensée, que je ne peux pas contrôler parce que je n'ai pas tout à fait la même formation que lui, il est évident qu'en Europe, certaines de ses affirmations originales nous émeuvent considérablement. Quand il dit que le médium est le véritable message, et quand je vois Moles, professeur à Strasbourg, confirmer par ses études d'ingénieur et de sociologue cette affirmation, je suis inquiet.

Moles dit: les moyens de communication de masse nous arrosent massivement d'un nombre phénoménal de culturèmes, c'est-à-dire de fragments, de bouts, de miettes, de petits éléments de connaissance; quotidiennement, nous sommes sous cette pluie fragmentée, d'éléments séparés, non-structurés, irraisonnés, émotionnels, informatifs. Les moyens de communication de masse ne structurent pas cette gigantesque connaissance et produisent ce que Moles appelle une culture mosaïque qui provoque la mutation des structures mentales et la naissance de cerveaux en feutrine. Je n'ai pas à vous décrire la feutrine, qui est cette matière, ce tissu qui, à la différence des autres tissus, n'est pas tissé, n'a pas de trame, n'a pas de charpente, n'a pas d'intégration; c'est la cohérence par des forces extérieures de centaines de milliers de petits fragments placés dans tous les sens. Nous nous fabriquons des cerveaux en feutrine non structurés qui débouchent sur une culture mosaïque, elle aussi non-structurée.

Nous quittons, dit McLuhan, la Galaxie Gutenberg pour la Constellation Marconi, son village global et sa civilisation orale fondée bien plus sur l'émotivité que sur la rationalité.

J'ajoute que les moyens de communication de masse, qui pourraient être l'instrument le plus extraordinaire de culture, surtout pour le peuple, surtout pour les paysans, surtout pour les travailleurs, passent au-dessus des masses au contraire de ce que nous, intellectuels, croyons. Nous, intellectuels, nous nous plaignons de la faiblesse et de la médiocrité de la radio et de la télévision. Or, une enquête faite dans mon pays sur le journal télévisé et son contenu, prouve que pour le comprendre, le téléspectateur doit maîtriser un vocabulaire du niveau du baccalauréat;

tous ceux qui, dans mon pays, n'ont pas terminé leurs études secondaires supérieures (18 ans), ne sont pas en situation de comprendre et d'assimiler le simple journal télévisé. Aussi longtemps que les moyens de communication de masse feront leurs communications vers la masse par un langage « élitaire » et minoritaire et non par un langage de masse, ces moyens de communication de masse ne seront pas des éléments d'acculturation véritablement globale de la population.

J'ajoute que ces moyens de communication de masse ne tendent pas à nous expliquer les situations sauf à les dépeindre dans leur état de crise; ils ne nous apportent pas l'analyse d'une situation, mais l'état de crise; c'est l'événement, c'est la ruée, c'est la révolte des étudiants, c'est la bagarre; ce n'est jamais l'explication profonde des causes et des raisons de cette bagarre et de cette révolte. C'est l'épisode et non la synthèse.

Nous avons d'ailleurs tendance à porter sur eux des jugements quantitatifs; or nous savons que l'auditeur ne retient que ce qui a été dramatisé, dans l'énormité de sa consommation indifférenciée.

Inversement, dans bien des cas même, nous, intellectuels responsables, souffrons d'un véritable contreblocage de notre information par excès. Je prends l'exemple du mai français: comment voulez-vous que je comprenne ce qu'a été le mai français quand je sais qu'il y a, en ce moment, plus de deux cents volumes publiés sur le sujet? Nous sommes contrebloqués par l'excès, par la masse de l'information. Cependant, je reste plein d'espérance vis-à-vis des communications de masse et je pense que sur le plan des masses authentiques, quand ils auront trouvé leur langage, ils pourront devenir sur le plan culturel ce que nous appellerons les plus efficaces forceurs de blocus culturels.

Un autre phénomène distingue mes fils de moi, c'est l'explosion démographique. J'ai vécu dans des communautés paisibles, étroites. Quand j'étais à l'Université, nous étions 7, 8, 10 étudiants en grec; nos examens n'existaient pas en fait, puisque le professeur nous jugeait tout au long de l'année; nous avions un contact humain direct; nous vivions au niveau de l'humain. Quand nous faisons des conférences, de ce temps-là, je pouvais choisir dans la salle l'auditeur privilégié que j'allais regarder tout au long de mon exposé. Maintenant, ma communication avec vous est médiatisée; je vous cherche dans le noir; une lumière violente se projette contre moi; c'est sur écran que vous me regardez; ce n'est même plus un contact

humain entre vous et moi; nos relations humaines sont médiatisées, et par conséquent, cette image que vous regardez sur écran est très différente de l'homme qui est ici.

L'explosion démographique, disais-je, a des répercussions universelles; il y a sur le monde, chaque année, 4½ Belges de plus; ça fait 40 à 50 millions d'habitants de plus par an. Ne me dites pas que ça n'a pas de répercussion sur le plan culturel et sur le plan de nos loisirs. Les pays en voie de développement ne réussissent pas dans leurs efforts d'accès à l'alphabétisation. Le *rush* des enfants qui montent est plus grand que les forces de formation de maîtres et d'éducateurs et le *gap* entre eux et nous, même sur le plan économique, à supposer que leur économie augmente de 5% par an comme les nôtres, s'approfondit d'année en année, au contraire de ce que l'on croit.

Bientôt, le monde où les plus jeunes d'entre vous vivront quand ils seront adultes, sera une ville gigantesque qui commencera en Colombie-Britannique, qui prendra les États-Unis et le Canada, l'Europe, la Russie, la Sibérie et le Japon; ça fera un milliard d'êtres vivants dans une société d'abondance, capitaliste ou socialiste peu importe ici, mais vivant en abondance, un milliard de citoyens repus, cernés par cinq milliards d'êtres pour qui chaque journée sera un combat de vie ou de mort. Ne me dites pas qu'une situation pareille, qui va être celle de l'âge adulte de nos jeunes, n'est pas un problème culturel et que l'on peut continuer à jouer de la flûte impunément dans une situation pareille, sans au moins situer son jeu de flûte dans cette approche globale de l'homme, de l'espèce.

Le plan de cette explosion démographique se porte aussi au niveau de la prolongation de la vie; il y a maintenant d'innombrables vieillards; on n'en finit plus de vivre; nous en sommes déjà, en Europe, — et ça doit être pire encore chez vous — à 70 ans pour les hommes et à 72 ans pour les femmes. Cela veut dire que des millions d'êtres, dans cette zone privilégiée, vont avoir « un troisième âge » — ô euphémisme — toute une génération de loisir du matin au soir et du soir au matin, à quoi évidemment nul n'est préparé. Aussi, meurent-ils rapidement, une fois la pension obtenue, ceux qui ne parviennent pas à se faire cet ennui massif de la non-activité professionnelle.

Cette explosion démographique et ce rajeunissement aussi de la vie par l'autre bout ont des

conséquences étonnantes. Le binôme qui primait de mon temps, qui faisait la valeur d'un homme, connaissances-expérience est maintenant dépassé par le binôme connaissances-créativité, connaissances-imagination, connaissances-mutabilité. Il est angoissant, je l'avoue, pour un homme de mon âge de savoir que la plupart de mes expériences, je ne peux les transmettre à mes fils parce qu'elles ne sont pas utiles à mes fils; la seule chose que je peux leur communiquer, c'est une façon de vivre, c'est une façon d'être responsable, c'est une attitude de vie. Mais je ne puis leur passer aucune des recettes quotidiennes que mon père m'avait communiquées.

Il y a ensuite ce très grave problème de l'altération ou de la disparition progressive de la fonction sociale de la jeunesse. Ici, deux courants contradictoires s'affrontent et nous concernent directement, socialement parlant: il y a d'abord la surabondante vitalité de notre jeunesse sur le plan de l'accès à la maturité biologique. Il est évident qu'ils sont pubères, nubiles, mâles et femelles à part entière, beaucoup plus tôt que nous le fûmes; tous les médecins en prospective me disent que ce mouvement de l'accès à la situation d'adulte biologique va s'accélérer encore et nous nous trouvons déjà devant une société, devant des villes peuplées de corps d'hommes et de femmes sous des têtes d'enfants.

Contradictoirement à cette accélération biologique, l'accès à la maturité sociale, à la prise de responsabilités, se prolonge; par la prolongation de la scolarité, par l'accès à l'université, par le retard de l'entrée dans la vie active, la maturité sociale est retardée de plus en plus; nos cités sont peuplées d'innombrables pères et mères de famille étudiants qui n'ont pas atteint la maturité sociale, qui sont des dépendants économiques, qui sont des adolescents prolongés.

Enfin, à la différence des adultes de mon temps qui se battaient pour la vie quotidienne, pour un minimum de bien-être matériel, pour la sécurité sociale, pour le salaire, etc., nos jeunes vivent dans la société de consommation; cette société dans laquelle la production est aux mains des mêmes hommes qui détiennent les moyens de faire consommer ce qui est produit.

C'est donc les mêmes gens qui produisent n'importe quoi, qui détiennent les moyens d'influencer vos pensées et de susciter vos besoins: ils connaissent et étudient scientifiquement vos désirs les plus secrets; ils sont assez forts pour vous faire consommer quoi que ce soit qu'ils produisent et ils savent dès mainte-

nant ce qu'ils vous feront désirer dans trois ou quatre ans. C'est la réification, c'est la « chosification » des individus, c'est l'homme à une dimension de Marcuse qui travaille des heures supplémentaires rien que pour pouvoir satisfaire son exclusive passion des choses.

Nous n'assistons pas à une crise de jeunesse; nous assistons à une crise de civilisation, à une intolérance de plus en plus grande des jeunes à la société programmée; il n'y a pas de problèmes de jeunesse mais des aspects jeunes des grands problèmes globaux de la société. Dans cet endroit, la peur et la révolte sont des phénomènes absolument naturels. Dans un numéro de *l'Express*, j'ai trouvé un important texte de Jacques Duquesne, journaliste catholique qui vient de publier un livre *Dieu pour l'homme d'aujourd'hui*. Les phrases en sont tellement dures que je préfère les reproduire textuellement: « La peur. L'homme ne se résigne pas ou se résigne très mal à être ainsi intégré ou nivelé. Mais il sera en danger de mort. Au sens littéral et au sens figuré... comment l'homme peut-il vivre à l'âge scientifique? comment fera-t-il face à certains effets inéluctables du progrès technique? »

Poser une telle question, c'est reconnaître que l'homme n'est plus vraiment le maître du jeu et qu'il a cédé le rôle à la technique. Tout se passe comme si la technique ne recevait plus de l'homme ses impulsions. Si elle progresse, c'est en fonction de ses propres besoins. Pour l'avenir, le futurologue M. Brzeninski, membre de l'Académie américaine pour l'an 2000, n'est guère rassurant. Nous allons, explique-t-il, entrer dans une nouvelle phase de l'histoire humaine: l'ère technétronique, dans laquelle nos sociétés seront modelées, culturellement, psychologiquement, socialement et économiquement par l'action de la technologie et de l'électronique, notamment les ordinateurs et leurs systèmes de communication.

Dans cette société, la conduite humaine deviendra moins spontanée, moins mystérieuse, plus déterminée et sujette à une programmation délibérée.

Duquesne continue en disant: c'est tragique et désespérant; ça justifie l'absurde de Camus, ça justifie le désespoir de Beckett, ça justifie l'incongruité de Ionesco. « Jamais, peut-être, la voix de l'homme, celle de la littérature, de la pensée, de l'art n'ont été aussi pessimiste. » Dès lors, jaillissent ces interrogations: le bonheur sera-t-il concevable à l'ère technétronique, et s'il n'existe pas, à quoi bon la vie, pourquoi faire l'action, pourquoi faire la liberté et moi, l'homme, qu'est-ce que je fais là, quel sens a le monde ?

C'est dans ce contexte assez terrifiant qu'il faut poser le problème de la culture et le problème du loisir. Je voudrais en tenter une approche un peu prospective.

## LA CULTURE ET LE LOISIR : UNE APPROCHE PROSPECTIVE

Il y a deux façons d'affronter l'avenir: c'est comme dit Gabor, de dire que l'avenir est entièrement prédéterminé, déterminé par des forces objectives qui existent maintenant; alors croisons-nous les bras; on ne peut rien y changer. Ou bien, c'est de croire que l'homme, par sa volonté, peut infléchir l'avenir et qu'il peut par sa foi, par sa pensée, sa volonté, meubler ce temps vide qui est devant lui et faire des options, faire des choix. J'ose dire que c'est le devoir de l'homme de faire des choix. Cela veut dire que nous devons politiquement être conscients et fixer au départ nos objectifs, quitte à aller à contre-courant des forces objectives, quitte à tenter de muter par volonté d'homme, ce que certains tentent de nous faire croire être le cours de l'histoire. En une phrase, je ne crois pas que mon destin soit, pour moi européen en tout cas, de courir après les 10 ans ou les 15 ans d'avance technologique qu'a le Canada sur moi; mon destin n'est pas de courir après vous, pour vous rattraper dans la fabrication et l'efficacité des mécaniques et des machines.

Je veux dire mon libre choix de proclamer, même ici, que je choisis mon destin comme étant un plus-être et non un plus-avoir, comme étant un genre de vie et non pas un niveau de vie. Vous me direz que c'est de l'utopie; ce n'est pas suffisant pour me décourager car ce langage, que j'ai tenu devant les parlementaires des 16 pays au Conseil de l'Europe, m'a valu leur adhésion unanime et leur vote encourageant.

Je pose le problème de la qualité de la vie.

C'est une prise de conscience; c'est simplement une prise de conscience de quoi pourra surgir la volonté. Nous vivons en démocratie; chaque citoyen a non seulement la possibilité mais le devoir d'infléchir les options des princes qui nous gouvernent.

Dans cette prospective-là, je ne veux parler que des choses qui nous concernent directement. Il est certain que l'on va avoir beaucoup plus de temps libre, du moins, il est certain que le travail peut être réduit. Mais, beaucoup de ces heures que nous allons

gagner grâce aux machines ne vont pas être du temps libre; beaucoup vont être ce que, dans notre société de plus en plus compliquée, il convient d'appeler du temps contraint, consacré à des formalités, à des démarches, à remplir sa feuille d'impôt, à discuter avec son contrôleur des contributions, à aller faire la file pour obtenir un visa ou un passeport, à se rendre à son lieu de travail et à revenir, etc.

Ensuite, ce temps gagné exige une politique de répartition. Ici encore, il faut choisir.

Nous pouvons choisir une production augmentée, choisir de tout miser sur la production et la consommation et non sur la libération du temps; nous savons que cette production augmente de 4 à 5% par an; ça veut dire que dans 20 ans, nous aurons doublé nos revenus; dans vingt ans, la génération qui vient pourrait doubler sa consommation individuelle, manger deux fois plus, boire deux fois plus, avoir des voitures deux fois plus grosses, des *freezers* deux fois plus *deep*, etc.

L'homme est assez aliéné, déjà, pour choisir la consommation industrielle au détriment de la mise en place des moyens de développement communautaire qui, dangereusement, manquent à notre société; si nous faisons ce choix de la consommation individuelle, et c'est vers ça qu'on va si on n'y prend garde et ne crie casse-cou, il est évident que la satisfaction des besoins individuels, inévitablement, porte en soi les sources de l'impossibilité de les satisfaire: plus vous aurez de voitures, plus elles seront longues et larges, plus les parkings seront introuvables; plus de mobiles, elles deviendront stables. Plus, en Europe, s'affirmera notre désir de résidence secondaire individuelle, — deux millions de résidences secondaires en France maintenant, dernier chiffre, — plus la côte, ou la forêt ou la montagne cesseront d'être côte, forêt, montagne disponibles. La satisfaction individuelle du loisir détruit rapidement la possibilité de satisfaction du loisir.

Si on choisit de ne pas diminuer le temps de travail, on peut décider de décongestionner les rythmes du travail dans la journée et d'introduire ce que Dumazedier appelle la journée « poreuse », la journée au sein de laquelle on peut respirer. On peut choisir, au lieu de diminuer le temps de travail, d'augmenter la scolarité; il est évident qu'une génération, qu'une année de jeunes qui restent un an de plus à l'école, c'est une façon de dévorer ce temps libre gagné. On peut choisir, par contre, d'étaler la scolarité tout au long de la vie et de développer une politique de crédits

d'heures d'étude, une politique de congés culturels payés et rémunérés. On pourrait choisir de privilégier le travail social des militants; nous périssons, dans nos démocraties, du fait que c'est toujours les quelques mêmes qui sont responsables de tout. Vous savez, dans vos mouvements volontaires, les difficultés que vous avez lorsque l'animateur disparaît, lorsque l'animateur change de résidence, de ville ou de quartier; vous savez combien d'activités dépendent d'un seul homme. On n'est pas accoutumé à la responsabilité collective; il faudrait privilégier le travail social; on pourrait consacrer ce temps libre à donner des priorités à ce genre d'homme.

On pourrait aussi, par exemple, choisir de libérer les femmes du travail domestique. Enfin, on pourrait introduire le loisir pour tous. Ce que je redoute, ce que je crois, c'est qu'on va suivre toutes ces options à la fois, de façon incohérente et fragmentaire, un peu moins, un peu plus de liberté pour la femme, un peu plus d'accélération des pensions, un peu plus de progrès de la scolarité, etc.

Si l'on opte pour la fabrication de temps libre et non pour l'augmentation de la consommation individuelle, on va se trouver devant de nouveaux choix sur la meilleure répartition du temps libre. Ici, mon angoisse augmente. Je n'ai trouvé nulle part d'étude vraiment scientifique établissant quelle est, pour la santé physique et mentale, pour l'efficacité au travail, pour le bonheur et l'épanouissement des individus, la meilleure répartition du temps libre. Tout ce temps que les syndicats et les mouvements politiques et la technique vont gagner sur le travail. Comment allons-nous le répartir? Allons-nous faire des journées plus courtes? allons-nous faire des journées poreuses? allons-nous prolonger les week-ends? allons-nous prolonger les vacances d'été? allons-nous généraliser les vacances d'hiver?

C'est très important pour moi dans la mesure où, selon que l'on choisira l'une de ces cinq formules, les animateurs seront différents; la formation des animateurs responsables variera et la localisation, l'implantation et la nature des infra-structures à établir pour des vacances d'été, pour des vacances d'hiver, c'est tout différent.

Si je raccourcis la journée de travail, c'est au cœur de la ville que je dois fonder et installer mon infra-structure; si j'allonge le week-end, les études montrent que je puis aller jusqu'à 80 kilomètres de la ville; si j'opte pour de longues vacances d'été, je ne vois pas pourquoi j'investirais dans ma Belgique

pluvieuse, et pourquoi mon gouvernement n'investirait pas systématiquement dans ses institutions de loisirs, pour quatre, cinq, six semaines, là où il y a le soleil et la mer que chacun va chercher, c'est-à-dire, à des centaines de kilomètres au sud.

Si c'est des vacances d'hiver, je dois former d'autres gens et installer mes camps et mes équipements ailleurs. Ce sera décidé, non par l'étude, mais par le hasard des combats quotidiens, des confrontations patronales, syndicales et gouvernementales.

L'avenir va aussi, sur le plan culturel, amener des stratifications sociales de toute nouvelle dimension. Nos vieilles oppositions « riches-pauvres » vont disparaître et nous allons vers un affrontement: gens instruits-gens incultes. Dès maintenant, on considère que 25% de la population ne sera pas en état de suivre, ni physiquement, ni mentalement.

Un autre type de problème surgira: la minorité des 5% à grosses têtes, on va sans doute se les arracher, mais, à l'inverse de ce qui s'est produit jusqu'ici, où nous voyons des millions de travailleurs assurer le bien-être d'une minorité privilégiée, une minorité de hauts intellectuels sera constamment poussée à la limite de son effort physique et mental et travaillera pour assurer « l'oisiveté luxueuse de la masse » qui disposera de milliards d'esclaves dociles de la technique. Le vrai danger sera de devenir un cadre dans la société qui vient. Le vrai danger, ce sera d'être vraiment trop intelligent... travail, travail, travail! Les autres seront riches, mais pour quoi faire? Et ici, je vous donne un texte de Kahn et Wiener à propos de cette évolution et de cette nouvelle stratification sociale:

parallèlement les jeunes, ceux qui n'ont aucune responsabilité dans le système social, se sentiront de plus en plus aliénés par une société qui néglige ouvertement ce qu'ils jugent être leur règle minimale de justice et des buts sociaux (éléments qui paraissent utopiques et irréalisables à ceux qui prennent des décisions). Il naîtrait donc des mouvements idéologiques tendant à justifier, par la raison et la morale, la rébellion et la rupture d'avec les valeurs désuètes, par la jeunesse de toutes les classes sociales. Des jeunes intellectuellement moins doués mais également rebelles se laisseraient aller à la délinquance et au crime. On verrait croître d'autres symptômes de pathologie sociale (maladies mentales, névroses, divorces, suicides). Les religions traditionnelles continueraient à perdre de leur influence ou bien continueraient à se réinterpréter, à se réviser, à se séculariser, afin de mettre moins d'obstacles au comportement généralisé de l'époque.

Ne me dites pas que ces considérations ne concernent pas la culture et les loisirs; ne me dites pas, non plus, que le fait que nous allons vers un doublement des grandes aires métropolitaines ne nous concerne pas directement. Le fait qu'à bref délai, 80% de la population du globe vivra en ville, en milieu artificiel, avec tous les problèmes que ça pose, nous concerne directement; l'aménagement du territoire, non seulement sur le plan de l'infra-structure économique, mais sur le plan socio-culturel prend une importance de plus en plus considérable. Il faut systématiquement préserver dès maintenant des zones de liberté, de loisir, de verdure. Il s'agit, par conséquent, de donner au plus grand nombre d'individus, tout au long de leur existence, les moyens institutionnels et méthodologiques de se former, de se cultiver, de s'informer afin qu'ils puissent, selon leurs aptitudes et leurs désirs, progresser dans leur vie professionnelle, dans leur vie familiale, assumer leurs responsabilités, et dans la vie civique, nationale, internationale, accomplir leur personnalité.

Et ici, je vous cite textuellement les deux orientations qu'au niveau du Conseil de l'Europe, les 20 pays — membres de la convention culturelle — ont décidé de choisir comme orientation:

Notre réflexion doit être concentrée dans deux directions:

a) comment organiser l'éducation afin qu'elle puisse permettre à l'homme de participer au changement et de s'y adapter selon un processus qui se poursuivra tout au long de sa vie et devra coordonner tous les facteurs qui contribuent à la formation? Sa finalité sera l'élaboration d'un système de l'éducation permanente.

b) Comment aménager l'environnement socio-culturel afin que celui-ci puisse offrir à l'individu un milieu stimulant et enrichissant, favorisant son épanouissement personnel et son ouverture à autrui, la conquête de sa dignité? Sa finalité sera l'organisation du développement culturel.

L'éducation permanente et le développement culturel sont deux notions globales, deux faces d'un même processus. Parmi toutes les prestations de service assurées par la société, le développement culturel conçu au sens le plus large, prend pour objectif celles qu'elle consacre à la formation des individus, à l'amélioration de la qualité de la vie.

Par culturel, nous entendons ici la culture vécue c'est-à-dire, fondamentalement, tout ce qui peut permettre à l'homme d'accéder à une vie véritablement humaine. En tant que moyen d'émancipation, la culture doit paraître aux intéressés comme l'instrument dont ils ont besoin pour se situer de plus en plus consciemment dans le contexte social et historique de leur

époque et éventuellement pour le modifier. C'est ici que je peux reprendre la phrase terrible du livre terrible d'Eric Gil: « Au diable la culture qui ne serait qu'une sauce ajoutée pour rendre vaguement mangeable quelque chose de profondément dégueulasse ».

Voilà ce qu'écrivait Eric Gil et je suis d'accord avec lui. La culture, redisons-le sans cesse, n'est pas la formation, n'est pas l'érudition, n'est pas la connaissance. La culture, ce n'est pas une matière extérieure à l'homme; on ne contreplaque pas la culture; on la fait surgir des hommes, on la fait surgir des individus. C'est pourquoi le professeur qui fait passer de sa tête dans la tête des autres est si dangereux et l'animateur si indispensable qui fait monter des autres, et surgir et s'exprimer.

La culture en effet, c'est la prise de conscience du besoin de s'exprimer et la maîtrise du ou des moyens de cette expression. Du fait que le loisir et la culture cessent d'être l'apanage d'une minorité, nous avons besoin d'un puissant mécanisme de coopération, et ce que nous tentons au niveau de l'Europe, il ne serait pas stupide de lui donner une autre dimension « transocéane ».

J'ai évoqué à deux ou trois reprises les mots: éducation permanente. Qu'est-ce que ça veut dire? Si le jeune travailleur sait qu'il devra, dans le courant de sa vie professionnelle, changer deux ou trois fois de métier, changer souvent de poste de travail, s'ajuster de nombreuses fois à des techniques de production nouvelle, gagner sans doute sa vie en pratiquant des métiers qui ne sont pas encore inventés; si le jeune étudiant sait, avec Oppenheimer, qu'il ne pourra bien vite plus poursuivre ses recherches que sur la base de connaissances fixées après sa sortie d'université, si nous savons aujourd'hui que la vie ne peut plus être divisée en deux parts, l'une où l'on accumule des connaissances et, par conséquent, que rien n'est plus périssable que les diplômes qui sanctionnent des connaissances périssables, si nous savons enfin, qu'un adulte motivé, apprend en trois mois ce qu'un adolescent contraint a refusé d'apprendre en trois ans; si nous savons qu'il y a des techniques, aujourd'hui mises au point, pour la transmission des connaissances chez l'adulte, nous devons alors reconnaître que nous ne devons pas réformer l'école mais la repenser entièrement, repenser entièrement l'accès à l'instruction, à l'éducation, à la culture. Car, cet accès va pouvoir s'étaler tout au long de la vie et il sera de plus en plus arbitraire de distinguer éducation et culture.

L'éducation permanente, de l'enfance au troisième âge, est une approche globale de l'éducation formelle et de l'éducation informelle. Je ne puis éviter de parler ici de réforme scolaire. C'est parce qu'il faut apprendre les attitudes dès la petite enfance. Nous avons tous dû dissenter dans le cours de nos études sur le thème « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Obligatoirement, approuvativement. Aujourd'hui, rien n'est plus insensé d'apprendre aux jeunes l'obstination à l'ouvrage alors que la qualité fondamentale de l'homme contemporain est précisément la mutabilité, son sens de l'adaptabilité puisque la recherche scientifique va provoquer dans la vie des jeunes d'aujourd'hui trois ou quatre grands bouleversements fondamentaux.

Ce qu'il faut donc que l'école donne, c'est une aptitude aux changements en même temps que la structuration de cette culture mosaïque donnée par les communications de masse dont je vous parlais tout à l'heure. Ce qu'il faut qu'elle donne, c'est bien plus que des connaissances, les techniques d'apprendre à apprendre, avec priorité à l'acquisition de la méthode sur l'accumulation de connaissances dépassées; c'est non seulement apprendre à apprendre, mais apprendre à apprendre en équipe. C'est l'importance de la formation du caractère, du sens de la responsabilité, du sens de la participation: ici, je nous concerne beaucoup plus directement encore.

Au-delà de la préparation à la vie professionnelle, l'école doit aussi nous aider, dès la petite enfance, à préparer l'utilisation des loisirs. J'y vois deux orientations:

Il faut que l'école apprenne à tous l'aptitude naturelle à la sélectivité et au choix en sociétés de consommation. Je veux dire qu'il faut que ce soit à l'école que tout petit on apprenne à aller voir un film et non à aller au cinéma, car les masses vont au cinéma. Dans nos maisons, on ouvre la radio le matin et on la ferme au coucher. On ouvre l'appareil de télévision, quelle que soit la qualité ou l'absence de qualité du programme. L'homme contemporain doit apprendre à choisir et l'école doit développer ce sens critique.

Deuxième orientation fondamentale: les dernières études prouvent que le destin psychologique et intellectuel des enfants est fixé à 6 ans. L'école doit donc, dès la petite enfance, développer les aptitudes à la créativité.

## SE CONNAÎTRE SOI-MÊME ?

J'entre dans des fureurs rétrospectives contre mon éducation quand je constate que, dans toutes les langues du monde, on m'a dit que le plus important était de me connaître moi-même. Gnôthi Seauton, connais-toi toi-même, mais tout ce que l'on a fait, c'était de me le dire en théorie. Et vous, et moi, nous ne vivons en ce moment qu'avec une part de notre esprit, une part de notre corps, une part de notre sensibilité et de notre émotivité. L'homme me fait penser à quelqu'un au volant d'une superbe voiture américaine qu'il crèverait en première et en seconde vitesse, parce qu'il n'aurait su qu'il y avait une 3<sup>e</sup>, une 4<sup>e</sup> et une marche arrière.

C'est nous-mêmes que je décris ici. J'étais un petit paysan qui apprenait bien à l'école; on va en faire un maître, c'était l'ambition suprême. On l'a fait et comme j'étais un petit intellectuel, on m'a bien gardé, on m'a bien protégé. Ne prends pas cette scie... ne prends pas ce marteau... ne prends pas cette pince... ne prends pas cette hache... J'ai fini par croire que j'étais absolument manchot, que j'étais incapable de penser avec mes mains, incapable de m'exprimer avec mes mains. Un jour, que j'inspectais un grand stage d'ateliers créatifs, la monitrice très lucide me dit: « ne restez pas là, planté au milieu de nous ! Prenez du matériel ou bien du plâtre; allez-y. » Et tout d'un coup, à 36 ans, ô stupeur, j'ai senti qu'on m'avait menti, qu'on m'avait frustré, qu'on avait laissé des territoires entiers de Hicter en friche, qu'il y avait des territoires désertiques chez moi qui eussent été florissants. Je me suis mis à inventer avec mains; je me suis mis à m'exprimer avec mes mains; j'ai vu ce que je pouvais faire; j'ai vu que je pouvais créer.

Que de gens parmi vous qui méprisent la poésie et qui eussent été des poètes. Que de gars d'entre vous qui eussent été des musiciens et qui ne le savent pas; qui eussent été des boxeurs et qui sont des efféminés. C'est inouï ce que l'on se connaît mal. C'est pourquoi il faut que l'école se réforme en fonction de la découverte de la créativité, c'est-à-dire de la maîtrise, de la prise de conscience de la nécessité de s'exprimer et de la maîtrise des moyens de cette expression. Souvenez-vous de ma définition de la culture... Pour ceux qui lisent les Écritures, je ne fais rien d'autre ici que de moderniser la parabole des talents.

En effet, nous sommes toutefois loin d'avoir pris conscience de cet autre problème grave dans notre société contemporaine, qu'est celui de l'analphabé-

tisme des scolarisés. C'est le retour à l'analphabétisme de ceux qui ont été à l'école primaire. Nous le constatons dans nos pays occidentaux. Des enquêtes nombreuses ont été faites montrant le gigantisme de la perte de l'acquis scolaire primaire par les gens qui, à partir de 14 ans ne lisent plus, n'écrivent plus et ne font plus qu'écouter les nouvelles à la radio et regarder la télévision. Mais cet analphabétisme-là n'est pas tellement grave, il n'est que formel, si j'ose dire, et récupérable. Mais il est un analphabétisme ambiant, généralisé contre quoi, au Comité culturel du Conseil de l'Europe, nous avons décidé de coordonner notre effort. Nous distinguons quatre types fondamentaux d'analphabétisme.

Il faut lutter contre l'analphabétisme social; il s'agit d'aider l'homme à comprendre la société dans laquelle il est inséré, comprendre les rouages de l'économie qui pèsent sur sa vie quotidienne, progresser dans sa vie professionnelle, découvrir son appartenance à l'humanité, reconnaître les différents aspects de la condition humaine, se préparer aux responsabilités sociales et civiques et contribuer ainsi au progrès de la société.

Il faut lutter contre l'analphabétisme scientifique; mon analphabétisme scientifique à moi, malgré mes titres universitaires, est incommensurable. De tout ce qui se passe, en ce moment, dans la conquête de l'espace, je ne comprends absolument rien parce que l'on m'a donné une culture qui n'était que littéraire, superbement littéraire, mais qui me rend démuné et pauvre devant l'évolution du monde contemporain. Il faut que l'homme apprenne à vivre dans le nouvel environnement de la révolution technologique à l'âge de la science.

Il faut lutter contre l'analphabétisme esthétique. Est-il pensable que nous vivions sur le plan de l'acceptation de la création artistique, avec des retards de plusieurs générations ? que notre oreille ne soit formée qu'à accepter des musiques centenaires, que nous refusions les auteurs d'aujourd'hui ? qu'en matière de peinture, qu'en matière de sculpture, qu'en matière de théâtre, nous soyons si loin d'eux ? On vous dit que c'est parce qu'ils ne font pas l'effort de se pencher vers nous; le créateur, aucun créateur dans l'histoire, n'a jamais créé en fonction du consommateur. C'est nous qui sommes loin d'eux, c'est nous qui n'avons pas été formés à l'accès à la beauté sous toutes ses formes les plus modernes de créativité.

Enfin, il faut lutter contre l'analphabétisme physique. Est-il pensable, — je reprends de mémoire une



phrase de Giraudoux — que toutes les grosses têtes que nous sommes, parce que nous avons voulu être des grosses têtes, soyons décidés à passer toute notre vie dans des corps de seconde classe. D'où la nécessité de la défense du corps.

Pour terminer, il me faut aborder en quelques mots ma philosophie des loisirs.

## UNE PHILOSOPHIE DES LOISIRS

À Londres, en 1947, Jean Jousselin nous faisait déjà une conférence sur les loisirs. Il nous signalait que, dans la plupart des langues occidentales, depuis le grec jusqu'à l'anglais, il y a, pour dire les gestes que l'homme fait pour gagner son pain, deux mots: le mot *labor* et le mot *opus*, le mot *work* et le mot *arbeid*, le mot *labour* et le mot *work*, le mot *travail* et le mot *œuvre*.

Qu'est-ce que le travail? Nous savons que dans la grammaire française, travail a deux pluriels: travail-travaux et travail-travails. Ce travail-travails, c'est l'instrument que les plus anciens d'entre vous ont sans doute encore connu dans les forges des villages, instrument en bois et en fer, où on faisait entrer les chevaux pour les ferrer. Travail vient de deux mots latins *tres* et *paliū*; *tres*, qui veut dire trois et *paliū*, qui veut dire épieu, gros morceau de bois pointu. Que faisait-on de ces trois épieux? On les liait ensemble, la pointe en l'air, pour y installer les récalcitrants et leur faire connaître ainsi les joies du travail...

Le travail, c'est un instrument de torture. Le travail, c'est la douleur. L'option ancienne, tant grecque que latine, était l'*otium*. Il y a de nombreux traités anciens qui s'intitulent *de otio*, du loisir; il faudrait les relire; ils envisageaient les actes de l'homme pour gagner son pain sous l'angle tout à fait négatif du *neg-otium*. Celui qui travaillait était le malheureux qui ne pouvait jouir de l'*otium*; il était *negotiator*. L'œuvre, au contraire, c'est le résultat heureux du travail; l'œuvre, c'est ce qu'il reste quand on a souffert, l'*opus*. C'est Beethoven qui a sa symphonie en tête depuis des mois et qui l'écrit chaque nuit de travail pendant des mois. Écrire, travail matériel sordide, fatigant; mais à l'aube de ses nuits de travail, Beethoven écrivait sur son manuscrit: *Opus 18*; résultat heureux 18.

Plus j'avance, plus je me rends compte qu'il y a deux espèces d'hommes, les hommes de travail qui

sont la masse et les hommes de vocation qui sont les privilégiés. Infime minorité de gens, insupportables pour les autres: médecins, hommes politiques, animateurs, artistes. Que vous les rencontriez dans le métro, au restaurant, dans l'autobus, ils vous parlent de leur boulot. Ils ne sont pas capables de faire la distinction entre leur temps de travail et leur temps de loisir. Leur travail est leur loisir et leur loisir, leur travail. Favorisés minoritaires, pour qui, chaque geste est œuvre et résultat heureux sur le plan de leur personne.

Oserais-je vous poser la question suivante: Hicter, en ce moment-ci, est-il en travail ou en loisir? Je vous pose cette question-là de façon aussi directe parce que c'est peut-être la chose la plus importante que je vous aurais dite aujourd'hui. Tout le problème de l'espèce humaine, pour son avenir, est de faire sauter cette contradiction que nous avons introduite entre le travail et le plaisir, entre le travail et la joie personnelle que, pour la plupart des travailleurs, pour le conducteur de métro, pour le cordonnier, pour le gendarme, le travail ne débouche presque jamais sur l'œuvre. Il en résulte que le loisir a une importance directement proportionnelle à la part de travail dans la vie de l'homme, est là pour repersonnaliser par l'action ce que le travail a eu de déprimant, de massifiant.

Donc, loisir personnifiant et complémentaire du travail massifiant. Je voudrais que l'on pût par conséquent développer une politique des loisirs, mais où en sommes-nous? nous, éducateurs, où en sommes-nous? aux mains de commerçants, aux mains de l'industrie du loisir et de l'industrie de la culture. Les manipulateurs de la journée à l'usine sont les manipulés du soir, des week-ends et des vacances. La passivité dans les loisirs est le plus extraordinaire moyen de conservatisme social au sens le plus étroit et le plus stérile. Nous sommes une génération de spectateurs passifs. Quand une génération s'est ainsi livrée aux mains de professionnels pour la fabrication de ses moindres petits plaisirs, lorsqu'une génération a pris l'habitude d'attendre de l'extérieur ses petites formes de plaisir, il y a grand danger que cette génération attende aussi de l'extérieur, de la part de professionnels payés, ses formes de pensée et ses directions politiques. En fait, j'ose dire que l'on peut, que l'on doit sauver la démocratie par la pratique du ping-pong...

Parce que cela implique l'attitude, parce que cela implique de n'être pas assis, ni physiquement, ni mentalement. Loisir vient du latin *licere*, verbe qui s'est perdu pour ne rester qu'impersonnel *licet*, il est

permis de, j'ai le libre choix de. En français, loisir était en fait un infinitif; il fut un temps dans la langue française et comme c'est dommage que ce soit perdu, où on disait: je loisis, tu loisis, il loisit. Ma mie, si tu voulais, nous loisirions ensemble. Ah! que c'est beau la langue française, même détériorée comme c'est le cas ici, puisque loisir est devenu un mot abstrait sur le sens de quoi l'on doit discuter longtemps. Loisir veut simplement dire: libre élection d'activités de prédilection. Libre choix d'activités épanouissantes et animées. Le problème pour nous, hommes politiques et vous, éducateurs, c'est d'assurer la liberté et la possibilité de ce choix.

Un jour que j'interrogeais ma fille sur son vocabulaire grec et que je lui demandais comment on dit loisir en grec, elle m'a répondu *scholê*. Il fut donc un temps dans la civilisation dont nous venons, vous comme nous, l'Atlantique n'y fait rien, il fut donc un temps où l'homme ayant satisfait aux exigences de sa vie matérielle se trouvait en état de penser et à la cité, j'insiste, et à soi-même, et allait à *scholê*. En fait, *scholasticos* (un homme dans le genre de saint Thomas) veut dire *play-boy*. De *scholê-loisir*, nous avons fait école. Il y eut une société où la liberté totale de choix menait à fréquenter les muses, les poètes, Socrate et les autres et à se cultiver et à travailler au service de la communauté. Le loisir, c'est le temps de fleurir sa fleur; loisir, c'est une attitude, comme la culture; c'est une prise de conscience comme la culture.

## CONCLUSION

Je termine. La culture n'est pas la connaissance, ni l'érudition; c'est une attitude, une volonté de dépassement personnel total, de son corps, de son cœur, de son esprit, en vue de comprendre sa situation dans le monde et d'infléchir son destin. C'est la priorité que l'on donne au plus-être sur le plus-savoir. C'est le sens de ses responsabilités au sein de nos diverses communautés, la famille, l'école, l'usine, la cité, la région, le pays, l'espèce humaine tout entière. Cette

culture-là bannit la tour d'ivoire, exige envers les autres une attitude d'accueil, de dialogue; notre humanisme doit être celui du coude-à-coude, de l'homme qui commence à l'autre; c'est la participation, c'est l'action, c'est la prise de conscience du besoin de s'exprimer, la maîtrise du ou des moyens de cette expression; on est l'homme du terrain et non l'homme des gradins, l'homme du jeu et non l'homme du spectacle, l'homme d'engagement et non l'homme du-laisser-faire-par-les-autres.

C'est pourquoi la culture sans les œuvres est une culture morte. On ne la contreplaque pas, on n'y fait pas accéder, on la fait surgir de tous et à tous niveaux, de façon que tels les sauriens microcéphales du Secondaire, — la phrase est d'Escarpit — la cité des millions d'hommes cesse de développer une culture élitare du millier d'hommes. C'est pourquoi le temps des loisirs doit être le temps de la personnalisation par les actes et non le temps du nivellement par la consommation pré-fabriquée. Le temps du loisir ne peut rester le temps de la manipulation par les puissances de l'industrie et de la culture en boîte; le loisir, définissons-le, n'est autre que la libre élection d'activités de prédilection. Allons-nous perdre une main quand le *pick-up* sera en panne, être aveugle quand la T.V. éclatera, être cul-de-jatte quand la voiture refusera de démarrer ?

Le destin de l'homme n'est pas de devenir l'esclave des choses qu'il convoite, ni des machines qui le contraignent, ni des professionnels qui lui préfabriquent ses plaisirs. Le destin de l'homme est de se construire, de faire des choix, de se battre pour la réalisation de ses options.

Au seuil de la société post-industrielle ou technétronique, il est urgent de choisir entre la mort de l'homme sous les techniques et l'épanouissement dans la liberté responsable. Se récréer, bien sûr, se récréer d'abord; dans ma conception du loisir, comme vous le voyez, on n'aura jamais autant travaillé •